



Présentation / Intervention

2014

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

Réflexions sur le suicide : Mélancolie noire, ennui et chagrin d'amour à
l'âge romantique

Martin Moruno, Dolorès

How to cite

MARTIN MORUNO, Dolorès. Réflexions sur le suicide ; Mélancolie noire, ennui et chagrin d'amour à l'âge romantique. In: The Emotions. Sheffield (Royaume Uni). 2014.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:88963>

Réflexions sur le suicide :

Mélancolie noire, ennui et chagrin d'amour à l'âge romantique

Dolores Martín Moruno

iEH2 (Université de Genève)

La construction du suicide moderne au XIXe siècle

« On appelle suicide tous cas de mort qui résulte directement ou indirectement d'un acte, positif ou négatif, accompli par la victime elle-même et qu'elle savait devoir produire ce résultat » écrivait Emile Durkheim en 1897 dans l'introduction de sa fameuse étude sociologique¹. Cette définition ne « distinguait pas entre deux sortes de morts différents » celle de l'halluciné « qui se précipite d'une fenêtre élevée parce que qu'il la croit de plain-pied avec le sol, et celle de l'homme, sain d'esprit, qui se frappe en sachant ce qu'il fait » car Durkheim avouait qu'il n'était pas intéressé à chercher les causes individuels, mais sociales de ce phénomène². Cette définition du suicide devenue aujourd'hui incontournable dans la recherche sociologique est, toutefois, le résultat d'un long processus historique dont il faut souligner au moins l'importance de trois facteurs qui vient à converger au tournant du XIXe siècle :

- (1) L'apparition du terme *suicide* pour désigner la mort de soi-même, terme qui apparaît dès 1650 dans la langue anglaise mais qui devient courant en français dans la seconde moitié du XVIIIe siècle grâce à sa popularisation par des personnalités comme l'Abbé Prevost, Voltaire ou Jean Dumas³. Par rapport à des expressions comme « meurtre volontaire de soi-même » ou « homicide de soi-même », le mot « suicide » semble éviter une question d'ordre morale alors qu'on ne distingue pas entre la mort volontaire résultant d'un acte délibéré et celle qui est involontaire et donc, qu'on peut attribuer à la folie. Malgré que Dumas et Voltaire utilisent indistinctement ces expressions, la dénomination du suicide et donc, sa

¹ Emile Durkheim, *Le Suicide : Etude sociologique*, Paris : PUF, 1990, p. 5.

² Durkheim, op. cit., p. 3.

³ Samuel Johnson's *Dictionary of the English language*, 1755, p. 1980: "Self-murder, the horrid crime of destroying one's self". Voltaire, « Du suicide ou de l'homicide de soi-même » dans : *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, Cramer, 1770, vol. 4, pp. 87-93 ; Jean Dumas, *Traité du suicide ou Du meurtre volontaire de soi-même*, Amsterdam : D. J. Changuion, 1773. Voir aussi, Dominique Godineau, *S'abrégé les jours. Le suicide en France au XVIIIe siècle*, Paris : Armand Colin, 2012.

compréhension comme un acte associé à la démence allait prendre du poids au tournant du XIXe siècle⁴.

- (2) Ce changement linguistique révèle aussi des aperçus moins criminalisés du suicide. Même si cet acte continue à être condamné par l'Eglise et le droit pénal jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, l'invention du terme *suicide* reflète une modernisation de la pratique pénale dès la moitié du XVIIIe siècle en France et à la République de Genève car on n'applique plus des châtiments comme trainer le cadavre « indignement dans les rues » de la cité, le pendre la tête en bas dans la place publique et confisquer les biens du défunt⁵. Malgré que Cesare Beccaria avait déjà demandé la dépénalisation du suicide en 1764 car il était « un délit qui semble ne pouvoir être soumis à une peine proprement dite, puisqu'elle ne pourrait tomber que sur un corps froid et sans vie, ou sur des innocents », ce changement légal allait seulement être reconnu dans le code pénal français en 1795⁶.
- (3) L'apparition de ce néologisme montre enfin, la pris en charge du phénomène suicidaire par les médecins, qui le comprennent plutôt comme une maladie de l'âme que comme un crime commis contre la volonté de Dieu. Ainsi, les aliénistes françaises de la première moitié du XIXe siècle comme Philippe Pinel et Jean Etienne Dominique Esquirol établissaient les causes du suicide dans une mélancolie morbide aussi appelée « monomanie suicidaire»⁷. Même si Pinel et Esquirol n'attribuent pas toutes les cas de suicides à la folie, la médicalisation de ce phénomène arrivera à tel point qu'à la moitié du XIXe siècle Claude-Etienne

⁴ Voir Andreas Bahr, « Between 'Self-murder' and 'Suicide'. The Modern Etymology of Self-Killing », *Journal of Social History*, 46 (3), pp. 620-632

⁵ Montesquieu, *Lettres persanes*, 1721, lettre LXXVI. Voir aussi, Michel Porret, « La «mort de la belle jeunesse» ou le suicide juvénile à Genève au XVIIIe siècle », *Gesnerus*, 1992, pp. 351-369. On peut constater que le code pénale française ne fait pas de référence au suicide en 1791. En 1798, Genève est annexée par la France intégrant le département du Léman.

⁶ Cesare Beccaria, *Traité des délits et des peines*, Philadelphie, 1766, p. 189.

⁷ Philippe Pinel, « Variété de mélancolie qui conduit au suicide » dans : *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, pp. 168-175. Jean-Etienne Esquirol, *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, Tome I, 1838, pp. 526-655.

Bourdin allait l'interpréter comme un acte toujours résultant de la démence mentale⁸.

Bien que le suicide puisse sembler une option intemporelle qui ont pris des personnalités de toutes les époques pour finir avec son existence d'une manière héroïque comme le montre le destin tragique de Socrate, Démocrite ou Caton, la convergence de ces facteurs nous font penser qu'il s'agit d'un concept relativement récent dont sa création peut être retracé au tournant du XIXe siècle. Cette thèse est renforcée par les mots d'Esquirol qui, en 1821, n'hésitait pas à associer l'apparition de la notion du suicide à la prolifération des cas dans son propre temps.

« Dans aucun langue il n'y a de terme pour exprimer l'acte par laquelle l'homme met fin à sa propre existence. Le terme qui nous manquait pour exprimer une action devenue malheureusement trop fréquent, fut créé dans le dernier siècle par le fameux Desfontaines. *Suicidium, autochiria, melancolie anglica* de Sauvages. *Suicide* de Pinel (...) Toutes les lois de l'Europe moderne et civilisée (...) condamnent et flétrissent l'homicide de soi-même. Cependant l'opinion générale qui fait regarder le suicide ou comme une action indifférente ou comme l'effet d'une maladie ou d'un délire, semble avoir prévalu de nos jours, même contre le texte des lois religieuses et civiles»⁹.

Selon Esquirol l'invention de ce néologisme révèle l'apparition d'une nouvelle épistémologie de la mort volontaire dont l'accent était mis plutôt dans la recherche des causes que dans la discussion philosophique sur sa condamnation ou légitimité morale vis-à-vis la religion ou le code pénal¹⁰. Comme le philosophe Ian Hacking l'a souligné, notre compréhension contemporaine du suicide comme une catégorie constituant du sujet moderne apparaît seulement dans un contexte où la pratique médicale devient le moyen d'établir les causes qui ont mené à un certain individu à se quitter la vie et la statistique quantifie les différents types de mort volontaire selon l'âge, le genre et la nationalité¹¹. C'est uniquement

⁸ Claude-Etienne Bourdin, *Du suicide considéré comme maladie*, Paris : De Fortin, Mason, 1845. Le livre commence ainsi : « Le suicide est une monomanie. L'opinion universelle qui considère le suicide non pas comme une maladie, mais comme un vice, un crime, et dans certains cas, comme un trait d'héroïsme ; cette opinion, dis-je, est erronée, parce qu'elle repose sur une observation incomplète, et par conséquent, fausse ».

⁹ Jean-Etienne Esquirol, *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, Tome I, p. 526.

¹⁰ George Howe Colt, *November of the Soul: The Enigma of Suicide*, 2006, p. 177.

¹¹ Ian Hacking, "Making up People" dans : *Historical Ontology*, Cambridge Massachusetts/London: Harvard University Press, p. 112. "Suicide aptly illustrates patterns of connection between both poles (the anatomo-

au XIXe siècle quand la population commence à être classifiée avec l'aide de l'analyse morale des déviances de la société faisant partie des groupes statistiques comme les « pervers », les « alcooliques », « les prostituées » ou les « suicidaires »¹².

Même s'il peut sembler tendancieux affirmer que le suicide n'existait pas avant cette époque, notre conception moderne et donc, scientifique du suicide a ses origines au début du XIXe siècle ; un moment où ce phénomène devient un des objets les plus importants de la médecine clinique. Ce processus de sécularisation qui n'est pas linéaire et peut pas non plus être expliqué sans le concours des philosophes de Lumières comme Montesquieu, Voltaire ou Helvétius autour la justification morale de la liberté de l'être humain à choisir sa propre mort-allait donner lieu à une nouvelle compréhension du suicide comme un symptôme de la folie, un état de démence dont les causes étaient fréquemment les passions fortement excités ; des passions qu'à l'âge romantique étaient cultivés parfois à l'excès par ce qui étaient considérés des « mauvaises lectures »¹³.

C'était à cause de « ce vague de passions », «le travers particuliers des gens jeunes du siècle »¹⁴ ainsi appelé le Romantisme littéraire, que le suicide semblait être devenu une mode selon l'opinion des certains gens de lettres¹⁵. Chateaubriand avait déjà signalé que Jean-Jacques Rousseau avait été le premier à introduire « parmi nous ces rêveries si désastreux et si coupables » qui ont fait croire à « une foule de jeunes gens, qu'il est beau de se jeter ainsi dans la vague de la vie »¹⁶. Puis, des héros à la conscience tourmentée comme le *Werther* de Goethe allaient développer « ce genre de poison » alors qu'ils devenaient le symbole de toute une génération rangée par une mélancolie inguérissable, un ennui et un dégoût maladif penchée au suicide. L'histoire d'un jeune homme qui décide d'en finir avec sa vie car son

politics of the human body and the species of the body). The medical men comment on the bodies and their past which led to self-destruction; the statisticians count and classify the body". Le point de vue d'Hacking est une nominalisme dynamique.

¹² Hacking, *op. cit.* Voir aussi, Dominique Kalifa, *Crime et culture au XIXe siècle*, Plon, 2010.

¹³ Joseph Tissot, *De la manie du suicide et de l'esprit de révolte, de leurs causes et de leurs remèdes*, Paris : Ladrangé, 1840, p. 28 : « On peut ramener les causes positives et éloignées du suicide : 1) à l'oisiveté, 2) au malaise sociale, 3) aux bouleversements politiques, 4) à l'imagination, 5)aux mauvaises fréquentations, 6)aux mauvaises lectures, 7) aux spectacles, 8) au jeu, 9) à la débauche, 10)à la civilisation ».

¹⁴ François René Chateaubriand, *Œuvres de M. le vicomte de Chateaubriand : Génie du christianisme*, Paris : Casimir, vol. 1, p. 542.

¹⁵ Louis Maigrion, *Le Romantisme et les mœurs*, Paris : Librairie ancienne Honoré Champion, 1910, p. 311.

¹⁶ Chateaubriand, *Op. cit.*

amour pour Charlotte se révèle impossible était le modèle des romantiques qui voyaient en lui une justification de leurs souffrances et leurs propres aspirations à la mort. Au-delà de sa dimension esthétique, le *Werther* montrait un malaise moral face aux changements sociaux produits au sein du modèle familial qu'à la veille de la Révolution commençaient à être perçus sous l'angle de l'amour romantique, c'est-à-dire dans l'importance des sentiments partagés dans le mariage¹⁷. Ces changements dans les codes sentimentaux symbolisés par le jeune Werther dans la fiction ont représenté, néanmoins, des conflits réels de jeunes gens qui s'étaient marginalisées de la société à cause de leurs chagrins de cœur.

De plus, l'influence des modèles littéraires dans la construction moderne du suicide est incontestable si l'on prend comme exemple l'apparition d'une nouvelle forme d'écriture : la lettre d'adieu qui deviendra l'objet d'analyse préféré des aliénistes, puis un simple fait divers de la presse au cours du XIXe siècle¹⁸. A ce sujet, Louis Mercier expliquait :

« Plusieurs suicidés ont adopté la coutume d'écrire préalablement une lettre au lieutenant de police afin d'éviter toute difficulté après leur décès. On récompense cette attention, en ordonnant leur sépulture. Aucun papier public n'annonce ce genre de mort et dans mille ans d'ici ; ce qui écriront l'histoire d'après ces papiers pourront révoquer en doute ce que j'avance ici, mais il n'est que trop vraie que le suicide est plus commun à Paris que dans toute autre ville du monde »¹⁹.

Suivant la suggestion de Mercier, nous allons essayer de retracer la construction historique du suicide en analysant trois lettres d'adieu moins avec l'objectif de connaître si la capitale par excellence du suicide était Londres ou Paris que d'établir la nature des sentiments et passions invoqués dans ces écrits²⁰. Loin des discussions théoriques des philosophes des Lumières ou des traités des aliénistes du XIXe siècle, nous verrons que ces lettres sont une sorte de confession ultime, un dernier geste ou on peut analyser les passions qui ont menée à une certaine personne à prendre la solution la plus radicale de sa vie. Des passions comme la

¹⁷ Jeffrey R. Watt, *Choosing Death: Suicide and Calvinism in Early Modern Geneva*, Truman State University Press, 2001.

¹⁸ Georges Minois, *Histoire du suicide : la société occidentale face à la mort volontaire*, Paris : Fayard.

¹⁹ Louis Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, Virchaux : Neuchâtel, vol. 2, 1781, p. 51.

²⁰ Ian Hacking, "Suicide is a kind of madness" dans : *The Taming of Chance*, pp. 64-72. Des disputes autour l'identité nationale du suicide se sont succédé au XIXe siècle entre médecins anglais comme Georges Burrows et françaises comme Esquirol.

mélancolie, l'ennui et le chagrin d'amour deviennent ainsi, des éléments clés pour déchiffrer le sens moderne du suicide, ce que Balzac décrivait comme la forme de littérature devant laquelle « toute pâlit » car « chaque suicide » était « un poème sublime de mélancolie »²¹.

La « fièvre Werther » à Genève

Dans *De L'Allemagne* Germaine de Staël, une personnalité qui avait fait du suicide le sujet de réflexion par excellence dans son œuvre et sa vie, affirmait que le *Werther* de Goethe avait « causé plus suicides que la plus belle femme du monde »²². Même si les dimensions de cette épidémie de suicides secouant l'Europe à la fin du XVIIIe siècle, aussi appelé « la fièvre Werther » ont été qualifiées de « mythe romantique », les références à ce roman dans le procès judiciaires de certains jeunes adultes qui se donnaient la mort à Genève sont une évidence non négligeable comme l'ont suggéré Michel Porret et Jeffrey R. Watt dans leurs travaux respectifs²³.

Trois ans après de la première traduction française du *Werther*, Etienne Pestre, un apprenti marchand des fruits et des légumes de dix-neuf ans, allait se donner la mort à côté d'exemplaire du roman de Goethe. Le 24 septembre 1783, il a été retrouvé mort assis dans la chaise de sa chambre. Le médecin chargé d'établir la cause de la mort du jeune homme, M. Macaire, écrivait dans un rapport :

« Je soussigné (...) m'être transporté ce jour environ les huit heures avant midi dans un cabinet en haut de l'escalier de la maison Pestre (...) pour visiter le cadavre d'un jeune homme (...) mort d'un coup de pistolet d'Arson, lequel coup de feu en traversant la gorge a séparé et brisé la face et le crane et donné issue à la plus grande partie du cerveau en sorte que la mort a suivi le coup dans la même seconde »²⁴.

²¹ Balzac, *Etudes philosophiques : La peau du chagrin*, p. 15.

²² Germaine de Staël, *De L'Allemagne* dans : *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, Paris : Firmin Didot Frères, Tome 2, 1836, p. 85. L'image du suicide traverse l'œuvre entière de Mme. De Staël. On peut retrouver des références dans les *Lettres de Rousseau* (1788), *De l'influence des passions* (1788) et les *Réflexions sur le suicide* (1812). Minois fait référence à la *werthermania* en Allemagne concernant les suicides de Christiane Henriette von Lassberg et Karl von Hohenhauser.

²³ Michel Porret, « Je suis bien criminel de vous quitter ainsi ou l'adieu des suicidés : l'exemple de Genève au XVIIIe siècle » dans Alain Montandon, Christiane Montandon-Binet, *Savoir mourir*, Paris : L'Harmattan, 1993, p. 39-65.

²⁴ AEG, Procès criminels, PC 14170.

L'enquête judiciaire menée par les autorités réunit plusieurs déclarations signées par Jacques Mirabaud, son employeur, un épicier âgé de 40 ans, son frère aîné, Jean Daniel Pestre, ainsi que son cousin Jacques Girard. Toutes les témoins coïncidaient en faire l'éloge du jeune homme qui n'avait jamais montré des vices sauf une fâcheuse habitude : celle de « lire des romans »²⁵. Ainsi, son cousin avouait que cela faisait: «quelques jours (...) qu'il parlait de la mort et me soutenait qu'un homme vertueux peut s'ôter la vie (...)». Lors de sa dernière rencontre, le jour même qu'il allait se fracasser la tête, il lui avait dit « qu'il allait passer la nuit avec le titre qui avait sous le bras »²⁶. Il n'y avait pas de doute : le livre était le *Werther*. Dans la scène du crime le magistrat avait constaté qu'il avait: « (...) à côté de lui une table sur laquelle était un livre intitulé *Werther* traduit de l'allemand. Ce livre était ouvert mais les feuillets couverts de sang (...)»²⁷

Avant de se quitter la vie, Pestre avait écrit deux lettres d'adieu; une d'elles était adressée à sa mère et l'autre à sa sœur. Le geste de se suicider ayant un exemplaire du *Werther* prenait une nouvelle signification à la lumière de ces notes où il expliquait que la cause de son suicide était la mélancolie :

« C'est à toi, Oh la meilleure de mères, la plus digne d'être aimée qui je m'adresse, pardonne, Ah pardonne un fils malheureux. Hélas que dis-je ! (...) C'est la mélancolie, cette humeur noire qui me conduit au tombeau. Eh bien, je descends sans amertume (...)»

Pestre donnait la même explication à sa sœur :

« Chaque jour, que dis-je, chaque minute était une mort pour moi, je mourrais mille fois pour n'oser mourir une fois pour toutes (...) Suis-je une âme sensible ou un criminel ? (...) En saurais-je dire la cause. Non, c'est donc, cette humeur noire qu'on appelle mélancolie qui bientôt me conduit au tombeau (...) »

²⁵ AEG, PC 14170, Jacques Mirabaud disait à ce propos : « Il y a environ deux ans que le jeune Etienne Pestre était chez moi comme apprenti, j'ai toujours été content de lui ; je n'ai rien perçu de fâcheux relativement à sa conduite ; je l'avais surpris quelques fois lisant des romans ».

²⁶ AEG, PC 14170, Déclaration de Jacques Girard, horloger, 17 ans.

²⁷ AEG, PC 14170, Procès-verbal sur le suicide de Pestre.

Même s'il mettait en scène sa propre mort à la manière de Goethe, Pestre n'avait souffert vraisemblablement d'aucun échec amoureux²⁸. Selon ses propres mots, son malaise semblait dériver d'un tempérament mélancolique, d'une tristesse caractéristique qui avait fait de lui une nature extrêmement sensible. La thèse de la folie n'est évoquée nulle part dans les rapports, mais l'effet pernicieux des mauvaises lectures.

L'autre victime de « l'effet Werther » à Genève qu'on va analyser est André de la Rue, apprenti horloger âgé de 18 ans. Les déclarations de ses proches coïncident en remarquer qu'il était un jeune passionné des romans de ce genre, déconseillés si l'on avait « une imagination exalté ». Selon un des témoins, il y a longtemps qu'il montrait un certain « dégoût de la vie » et il lui arrivait de parler « souvent (...) de la mort qu'il désirait »²⁹. De la Rue se suicide le seize octobre 1793 dans la maison de M. Veirassac située dans le numéro 2 de la Rue Cornavin après avoir pris une dose d'arsenic par « l'effet d'un amour malheureux » - rajoute le médecin en charge de l'affaire-. Malgré que le docteur arrive à la maison avant qu'il soit mort, il ne puisse rien faire car il était déjà agonissant avec « les mains livides ou l'on ne pouvait plus sentir les battements du pouls »³⁰.

De la Rue laisse une lettre d'adieu à ses parents ou il justifie sa décision en rapport à un terrible sentiment d'ennui. Contrairement à la mélancolie qui décrivait Etienne, l'ennui d'André rassemblait beaucoup plus à un *tedium vitae* caractéristique de son propre temps, « un état passif effet de l'atonie de la sensibilité »³¹.

« L'ennui m'ayant pris, je remets mon âme à Dieu. Je prie mon père, ma mère de me pardonner toutes les fautes que j'ai faites, d'adresser des prières à Dieu pour moi afin qu'il me pardonne les crimes que je commets. Je les prie de croire que si je me sens ôté de ce monde ce n'est pas parce que je ne les aime pas, au contraire, mon cœur se déchire d'avance de l'idée de que je vous quitter. Un si bon père et une si bonne mère qui ne méritent pas d'avoir un fils si ingrat, je leur réitérai et les prie de me pardonner encore une fois. A mes sœurs, je leur souhaite tout le bonheur possible et je ne mourrai qu'en les regrettant, je pris tous mes amis de

²⁸ Johann Wolfgang von Goethe, *Les souffrances du jeune Werther*, Paris : Imprimerie Crapelet, 1845, p. 219. Goethe décrivait comment « un bon et honnête jeune homme, de mœurs douces (...) tomba dans une sombre mélancolie »

²⁹ AEG, PC 17092.

³⁰ AEG, PC 17092, Rapport du médecin qui atteste le suicide d'André de la Rue par absorption d'une dose d'arsenic.

³¹ Esquirol, *op.cit.*, p. 271.

ne pas se repentir de m'avoir eu pour ami, que ceux qui me sont les plus attachés veuillent me faire les derniers honneurs ; je leurs souhaite à tous plus de bonheur qu'à moi »³²

Malgré que le suicide d'André soit interprété par les autorités comme l'effet « d'un amour malheureuse », il ne mentionnait aucune affaire de ce genre dans sa lettre. De plus, la décision qu'il avait pris de s'empoisonner était comprise au regard du magistrat comme le résultat de sa mauvaise habitude : lire de romans parmi lesquels on pouvait citer le *Werther*. La lecture de Goethe apparaît comme la vraie cause du suicide de ces jeunes genevois ; lecture étroitement associée aux ravages de la mélancolie, de l'ennui et du chagrin d'amour. Comme nous allons le voir, les lettres d'adieux écrits au début du XIXe siècle allaient prendre toute une autre signification alors qu'elles deviennent l'objet d'analyse des psychiatres cherchant à établir s'il agissait d'un geste du à la folie.

La lettre d'adieux au début du XIXe siècle

Une fois que le suicide est dépénalisé, « les derniers sentiments exprimés (...) dans leurs écrits » sont analysés dans le cadre « d'une science nouvelle », la statistique morale composée de « chiffres exactes et instructifs, d'observations recueillies avec soin et décrites sans parti pris »³³. Le suicide moderne était en train de s'établir comme une catégorie objective dont les derniers sentiments jouaient un rôle crucial afin de pouvoir le classer d'accord aux différents types. Selon Brierre de Boismont, qui avait mené la première étude systématique comptant avec plus de 1300 lettres d'adieu, ce genre d'écrits était « un sujet neuf et plein d'enseignement ». A son regard, ces notes tracés au crayon, sur les murs, les ports, les glaces, des tables, des livrets ou des portefeuilles manifestent « le besoin de vivre dans la mémoire des hommes, de laisser un souvenir de leur passage sur la terre »³⁴.

Parmi ce vaste corpus épistolaire, Boismont identifie l'amour comme une des causes déterminantes du suicide dans la population féminine³⁵. Afin d'illustrer ce sujet, il transcrit la lettre d'une jeune femme âgée de vingt-six ans habitant à Paris qui décide de se quitter la

³² AEG, PC 17092, Copie de la lettre d'adieu d'André de la Rue dont l'originale a été restituée aux parents.

³³ Alexandre-Jacques-François Brierre de Boismont, *Du suicide et de la folie suicidaire considéré dans leurs rapports avec la statistique, la médecine et la philosophie*, Paris : Germer-Baillier, 1856, p. viii.

³⁴ Boismont, *op.cit* , p. 317.

³⁵ Boismont, *op.cit* , p. 119. Les motifs sont « chagrin d'amour, abandon, mariages manqués, mort de l'objet aimé, séparations forcés, querelles, mariage des personnes aimés ».

vie par inhalation du charbon et qu'après un premier échec, avale enfin un demi-verre d'opium. Céline D. écrivait désespérée au moment de sa mort à l'homme qui lui trompait :

« Mon Cher Albert,

Mes malheurs passés ne sont rien en les comparant à ceux que j'éprouve en ce moment (...) J'avoue que depuis quatre ans (...) tu étais tout pour moi sur terre, puisque, dès ma jeunesse, j'ai perdu ceux qui pouvaient la guider (...) Pourquoi, après avoir suivi une conduite, aussi noble que désintéressée, cesses-tu tout à coup tes visites ? Qu'ai-je fait à mon meilleur ami pour encourir sa disgrâce ? Est-ce pour t'avoir aimé plus que la vie, puisque pour toi je vais perdre dans un moment ?

La mort va nous séparer, j'ai l'espérance de te rendre heureux ; crois-tu, d'ailleurs, que j'aurais pu voir de sang-froid une rivale dans tes bras ? (...) Souviens toi de serments que j'ai reçus et de ces que tu vas faire à ta fiancée ! (...) Pardon, ma tête s'égare, le moment approche sans doute ; c'est celui qui brise ou réunit les...³⁶ »

Céline, qui n'avait même pas eu le temps de finir sa lettre, était une femme « citée dans le monde parmi les femmes de lettres distinguées de la capitale ». Comme Boismont nous explique, elle avait été élevée par sa tante au « sein de l'opulence en lui donnant la même éducation que à ses filles »³⁷. Une fois sa tante décédée, la jeune femme se voit dans l'obligation de quitter sa famille d'adoption. Néanmoins, Céline avait réussi à réunir « des petits ressources et continue à cultiver les lettres ». C'est à ce moment qu'elle commence son histoire d'amour avec Albert qui durera quatre ans jusqu'au moment où elle se rend compte qu'il allait épouser une autre femme.

Le cas de Céline exemplifie la perception sociale du suicide de femmes au début du XIXe siècle, des cas qui s'expliquaient beaucoup plus fréquemment par rapport à leur fragilité affective ; une fragilité qui cachait en réalité une fragilité économique et sociale et dont les causes terribles étaient « les naissances illégitimes, les avortements, les adultères, les viols et la prostitution »³⁸. Comme le signalait Boismont, les « victimes de la séduction » étaient toujours « le sexe faible et sans défense ». Cela ne faisait que confirmer l'avis de Germain de Staël concernant le rôle de l'amour : « que la charme de cette passion est sûrement le principal

³⁶ Cité dans Brierre de Boismont, *op.cit.*, p 123.

³⁷ *Ibidem.*

³⁸ Voir aussi Dominique Godineau, « Pratiques du suicide à Paris pendant la Révolution française », *French History and Civilisation*, pp. 126-140.

motif » de suicide chez la femme alors que son idéal se résumait dans « la dépossession en autrui »³⁹.

Conclusions

L'analyse de ces trois lettres d'adieux nous a permis de comprendre que notre conception moderne du suicide comme un phénomène sociale moins perçu comme un crime que comme une conséquence de la folie s'est forgée au tournant du XIXe siècle. A cet effet, les crises révolutionnaires semblent avoir joué un rôle important car mourir volontairement était une des options envisagés pour essayer d'échapper à ces circonstances tragiques. Même si le processus qui allait de la condamnation à la dépénalisation est loin de pouvoir être comme linéaire car la thèse de la criminalisation allait rencontrer des appuis pendant la Restauration, il s'impose peu à peu une conception du suicide « à l'intérieur de la psychiatrie, codé comme une maladie »⁴⁰.

De plus, l'analyse de ces lettres d'adieu nous a montré l'influence des modèles littéraires romantiques dans la mise en scène du suicide moderne. Loin d'avoir fait du suicide une mode, la contribution des héros comme Saint-Preux de Jean-Jacques, le *Werther* de Goethe ou les héroïnes de Stäel était d'avoir donné une représentation qui réactualisé le sujet de la mort volontaire à l'âge romantique. Les changements affectifs au tournant du XIXe siècle et notamment, l'invention du mariage par inclination, c'est-à-dire fondée sur des sentiments partagés allaient faire basculer toute une génération des jeunes qui mettaient fin à leur existence par des causes passionnels comme la mélancolie, l'ennui ou le chagrin d'amour. D'ailleurs, la prise en charge graduelle du suicide par les aliénistes comme Brierre de Boismont mettait en évidence l'importance des sentiments exprimés lors du dernier geste de l'individu. En effet, ce matériel affectif devient la clé des aliénistes pour déchiffrer le sens de chaque suicide ainsi que pour pouvoir le classifier ultérieurement selon différents types. Du point de vue de l'histoire des émotions, la construction moderne du suicide au XIXe siècle révèle la pathologisation de la vie affective de l'individu jusqu'au point d'effacer un questionnement philosophique autour la dignité et la liberté morale de l'être humain à choisir

³⁹ Jean Starobinski « Suicide et mélancolie chez Mme. De Staël » dans : Simone Balayé, *Madame de Stael et l'Europe*, Actes du colloque de Coppet, Paris: Klincksieck, 1966, pp. 242-252. « Aimer sans mesure et être aimé sans mesure ; se déposséder en autrui, ne plus penser à soi en sorte que notre existence cesse d'être notre souci »

⁴⁰ Michel Foucault, *Les Anormaux*, 1999, p. 110

sa propre mort. « Les maniques se tuent-ils » –disait Esquirol- « la réflexion n'est pour rien dans cet acte» faisant du suicide un simple symptôme de la folie⁴¹

⁴¹ Esquirol, *op.cit.* Concernant le débat philosophique contemporaine autour la légitimité du suicide en Suisse : Samia A. Hurst, Alexandre Mauron, « Assisted suicide and Euthanasia in Switzerland : allowing a role for non-Physicians », *British Medical Journal*, 2003, 326 (7383), pp. 271-3.